Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 16

Artikel: Fête helvétique de musique
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179353

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinquième année. N° 16. Samedi 13 Avril 1867.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le Luxembourg.

Dans ce moment, où l'Europe entière fixe son attention sur le Luxembourg, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant une petite description de ce pays, dont l'importance dépend uniquement du prix qu'y attachent l'Allemagne, avec le roi de Prusse en tête, et la France, guidée par Napoléon III.

L'ancien duché de Luxembourg, érigé en grand-duché depuis que cette vieille province des Pays-Bas autrichiens a été cédée au roi de Hollande, pour le dédommager de la perte du duché de Nassau, en 1815, tire son nom du château de *Lützelbourg* (Luciburgum), mot germain qui signifie *petite forteresse*. Ce château, situé sur des rochers, au bord d'un ruisseau appelé *Alizonte*, se nommait autrefois *Luzelinburhut* et fait actuellement partie de la ville supérieure, dans laquelle se trouvent les bâtiments du gouvernement grand-ducal. La partie inférieure de la ville est formée par deux faubourgs, dont l'un s'appelle *Pfeffenthal* (vallée de Pfeffen) et l'autre *Der Grund* (le fond). La ville de Luxembourg, capitale du grand-duché du même nom, n'a jamais cessé d'appartenir au roi de Hollande, mais tout le pays fait partie, ou plutôt faisait partie de la Confédération germanique, et la ville était une forteresse fédérale, défendue par une garnison composée de troupes luxembourgeoises et prussiennes.

L'histoire proprement dite du comté de Luxembourg commence au moment où le comte *Siegfried*, qui avait hérité de biens considérables situés dans le comté d'Ardennes, se procura, par échange, la propriété du château de Luzelinburhut. Après la mort du dernier rejeton de sa famille, le comté passa aux mains du comte de Namur, dont la fille épousa, en secondes noces, le duc de Limbourg. Le fils aîné de celui-ci devînt le fondateur de la seconde ligne des comtes de Luxembourg, qui eût au nombre de ses descendants des ducs, des rois et même des empereurs. Son petit-fils, Henri IV, fut élu empereur romain, sous le nom de Henri VII. L'histoire de son fils *Jean*, élu roi de Bohême, est très-romantique, et le chroniqueur Tschudi nous raconte sa fin malheureuse, qui fournirait le plus beau sujet de ballade à un poète doué du génie d'Uhland. Nous regrettons que le défaut de place ne nous permette pas de traduire cet épisode tragique. Les deux fils de Jean eurent tous les deux des destinées brillantes; l'aîné fut nommé empereur romain, et le cadet obtînt de son frère la transformation du comté en duché de Luxembourg.

L'écusson du duché porte un lion rouge en champ azur et argent.

Il serait trop long de poursuivre encore l'histoire de ce nouveau duché; contentons-nous de dire que les Français ont souvent cherché à s'en emparer et qu'ils se sont rendus maîtres du château, de la ville et du pays dans l'année 1683; mais, en 1714, ils furent obligés de les céder aux Autrichiens. Nous avons déjà dit de quelle manière le Luxembourg devînt une possession hollandaise.

Quelques lecteurs trouveront peut-être aussi de l'intérêt à savoir quelle est la langue qui se parle dans ce pays, et quelle est la religion qu'il professe. Voici ce que j'ai à répondre : Les habitants sont en très-grande majorité d'origine germaine, et parlent un dialecte qui se rapproche beaucoup du bas-rhénan; cependant la langue française paraît être en grande faveur. Le wallon, dialecte français, n'est en usage que dans les districts limitrophes de la France. La religion catholique romaine est dominante dans le pays, et c'est à cette circonstance peut-être qu'il faut attribuer le peu de sympathie que les Luxembourgeois manifestent pour les Prussiens. C'est fâcheux pour les plans annexionnistes de ces derniers; mais c'est une vérité que les journaux prussiens s'efforceraient en vain de déguiser. Si l'on voulait consulter le pays sur ses destinées, en défendant aux agents politiques et religieux de se mêler de cette affaire, les Luxembourgeois diraient probablement: « En fin de compte, nous voulons rester ce que nous sommes, des Luxembourgeois!

F. N.

Fête helvétique de musique.

Le concert helvétique qui aura lieu à Zurich, au milieu de juillet, promet de prendre des proportions grandioses et de devenir une solennité musicale non moins intéressante que celle qui a eu lieu à Bâle, en 1860. Les meilleures sociétés de chant mixte des autres cantons ont été invitées à y prendre part. De ce nombre sont les deux nôtres, et nous savons qu'une grande partie de la Société Ste-Cécile a accepté l'invitation. Cette fête sera inaugurée un samedi après-midi, à l'arrivée des diverses sociétés. Les trois jours suivants seront consacrés à de grands concerts dont les répétitions se feront le matin. Un bal magnifique terminera

la fête le soir du troisième jour. Le programme du premier concert contient une *ouverture*, des scènes de la légende de *Frithjof*, pour chœur d'hommes, et le *Magnificat* de S. Bach. La composition musicale de l'avant-dernière œuvre est de Max Bruch, jeune auteur de grand talent et qui fait événement en Allemagne; le *Magnificat* est une des plus puissantes créations du grand maître.

Le second concert est destiné au grand oratorio: *Judas Machabée*, de Haëndel, dont les chœurs sont d'un caractère très élevé et grandiose.

Le troisième concert est consacré aux œuvres instrumentales (*Symphonie de Beethoven*, ouverture, etc.) et à des solos dits par des artistes distingués appelés à concourir à la fête.

Le grand bâtiment de la halle aux blés se transforme en vaste salle de concerts, apte à recevoir un très-grand nombre d'exécutants et d'auditeurs.

Le comité d'organisation, dans sa circulaire adressée aux sociétés, promet aux sociétaires (aux dames spécialement) une réception des plus cordiales de la part des familles honorables où ils seront reçus pendant leur séjour à Zurich. Il insiste aussi sur la haute portée artistique de l'exécution des grandes œuvres instrumentales et vocales par des masses réunies, et il espère que cette fête prouvera une fois de plus que, dans notre petite république, nous savons, même en matière d'art, arriver à de beaux résultats par la libre volonté et l'union des forces. ***

Un jeune peintre vaudois.

Par la création du musée qui porte son nom, Arlaud a réalisé un noble but, celui d'encourager, de stimuler chez nous l'art de la peinture, en nous dotant à la fois d'un local spécial pour une école de dessin et de grandes salles destinées à une galerie de tableaux, qui reçurent d'abord les aquarelles de Ducros et les belles toiles dûes au pinceau du promoteur de l'institution. Plusieurs généreux dons étant venus s'ajouter aux précédents, et l'Etat ayant fait successivement l'acquisition de quelques tableaux d'un grand mérite, on forma ainsi une collection assez importante, qui s'augmente de jour en jour. Elle se compose, en grande partie, de tableaux d'artistes suisses, parmi lesquels les peintres vaudois occupent une large place: Brandouin, Ducros, Kaysermann, Arlaud, Gleyre, Van Muyden, Vautier, Morel-Fatio, Girardet, Calame, Diday, Bryner, Bocion, Bonnet, Piot, etc., y sont dignement représentés. Notre pays peut certainement être fier de posséder un contingent d'artistes aussi distingués et nous sommes heureux de pouvoir dire que, dans un avenir peu éloigné, nous espérons voir un de nos jeunes compatriotes, M. Wuillermet, prendre un rang honorable parmi les noms que nous venons de citer.

M. Wuillermet a été à bonne école; il est élève de M. Bryner et a su profiter de ses leçons.

Dans le courant de l'année dernière, différentes copies faites par ce jeune peintre furent exposées en vente et frappèrent les connaisseurs par leur parfaite fidélité; aussi ne tardèrent-elles pas à être achetées; toutes devinrent la propriété de véritables amateurs de peinture. Encouragé de toutes parts, M. Wuillermet continua à travailler en faisant de sensibles et rapides progrès. Au nombre de ses copies, on peut citer le *Rosenlaui*, de Diday; le *Cache-cache*, de Van Muyden; le *Retour de la montagne*, de Girardet; le *Lac des Quatre-Cantons*, de Veillon, dont l'Etat vient de faire l'acquisition, et le *Dimanche d'été*, de Vautier. Cette dernière copie, l'une des plus belles du jeune peintre, est maintenant exposée au bureau du *Conteur vaudois*, place St-Laurent.

Quelques personnes ont témoigné le regret de voir M. Wuillermet se borner à des copies; nous ferions la même observation, si nous ne savions pas qu'il n'a que 17 ans, qu'il aspire avec ardeur au moment de voler de ses propres ailes et possède de nombreux croquis, des études d'après nature que sa modestie lui a fait laisser longtemps en portefeuille, mais qui se reproduiront bientôt dans de charmants tableaux.

Notre jeune compatriote a tout pour réussir dans la belle carrière qu'il poursuit. Il est avant tout excellent dessinateur; il a le coup de pinceau sûr, beaucoup de goût et une étonnante facilité de travail.

Puisse-t-il continuer à associer au mérite de son talent son amabilité et sa modestie, deux choses qui portent toujours dans la vie, pour ceux qui les pratiquent, les fruits les plus agréables et les plus utiles. Puisse-t-il rencontrer l'appui bienveillant et les précieux conseils de ses aînés dans l'art de la peinture et savoir les mettre à profit. Il travaillera ainsi à justifier les espérances qu'il a fait naître et à doter son pays d'un peintre de plus. L. M.

Course au Stelvio.

L'Engadine, cette belle et originale vallée, offrait, en juillet 1866, l'aspect le plus animé, le plus pittoresque, grâce aux troupes fédérales qui la sillonnaient. Partout on entendait le tambour ou les fanfares; c'étaient des marches, des contre-marches, des corps qui changeaient de cantonnements, tel bataillon qui partait, tel autre qui arrivait, débouchant du Julier ou de l'Albula; et rien de nouveau, d'imprévu comme cet appareil de guerre au milieu de ces grands paysages. Toutefois, j'aurais préféré visiter l'Engadine en temps ordinaire et dans son calme habituel, mon voyage en aurait été plus commode, plus facile; mais on voyage quand on peut et comme on peut. J'ai éprouvé certainement un vif plaisir à rencontrer à Cernetz, dans la Basse-Engadine, un magnifique bataillon des Grisons, une demi-batterie de montagne et un escadron de guides; je me suis dit: Voilà de bonnes troupes, des soldats qui défendront mieux leur patrie que ces murs de granit qui l'entourent; et pourtant, le dirai-je, je les aurais admirés davantage encore à distance, chez eux, car ils envahissaient tous les coins et les recoins des hôtels, et je fus relégué dans une chambrette borgne, sous l'avant-toit, n'ayant guère plus de deux mètres carrés d'espace pour me mouvoir et me coucher. Or, demandez aux botanistes s'il n'y a rien de plus fâcheux que d'arriver au gîte avec une moisson de plantes à mettre en papier, à soigner,